

les produits sont bien utilisés, par rapport au bénéfice attendu : le soulagement de la douleur. L'obtention du soulagement ne passe donc pas par la mort. Il n'y a pas d'intention de provoquer le décès, pas d'euthanasie. Le médecin et son équipe sont correctement formés à l'usage de ces antalgiques majeurs et à la surveillance et prévention des surdosages.

L'aide médicale active à mourir entre-t-elle dans le champ des soins palliatifs ?

La notion d'aide médicale active à mourir est encore une façon de ne pas nommer l'euthanasie. Elle est inconciliable avec les soins palliatifs qui sont dévolus à l'accompagnement de la fin de vie comme un processus naturel. La mort est dans l'ordre des choses, même si elle n'est pas toujours due au vieillissement. La provoquer, la hâter prive l'homme d'une découverte fondamentale de lui-même.

Nous traçons peu à peu un chemin avec chaque patient entre ces deux écueils : l'obstination déraisonnable d'un côté, l'euthanasie de l'autre. La tentation de l'euthanasie et de l'obstination déraisonnable existent car ce sont des solutions de facilité. Pour ne pas y succomber, nous travaillons en équipe ; c'est un garde-fou. On ne fait pas de bon soins palliatifs tout seul. La prise en charge en équipe permet



une créativité et une personnalisation de chaque accompagnement.

Quelle est la mission de l'unité de soins palliatifs de Malestroit ?

Elle a trois missions. L'accueil et l'accompagnement des patients en fin de vie complexe et de leurs familles, la formation des personnels soignants aux soins palliatifs et la recherche, avec une équipe et des locaux dédiés. L'unité est un lieu de stage pour beaucoup de professionnels et d'élèves de santé qui ne travailleront pas nécessairement dans un centre de soins palliatifs, mais seront à même de développer un accompagnement dans leur service, en maison de retraite ou à domicile avec ou sans hospitalisation à domicile.

Nous sommes installés, depuis 2003, dans les locaux destinés au départ à la maternité. Il y a des couleurs fraîches, beaucoup de vitres. J'aime prendre l'image du « *berceau anthropologique* » pour faire comprendre ce qu'est notre unité de soins palliatifs. Elle est organisée pour permettre à chacun d'aller au bout de lui-même dans toutes ses capacités, elle favorise un travail d'accomplissement de la personne.

Comment se passe l'accompagnement ?

Le patient qui arrive dans notre unité est souvent proche de la fin de son existence ou a besoin d'un temps de répit. Souvent, il est épuisé psychologiquement et physiquement ; il a perdu le sens de sa vie, il n'en peut plus.

Peu à peu, la confiance s'installe avec l'équipe médico-soignante. Cette dernière cherche à instaurer un grand confort sur les paramètres corporels, psychiques et spirituels du patient. Au jour le jour, un chemin se crée, que la personne ne soupçonnait pas. Elle se détache d'une partie de son existence sociale, de son autonomie,

peut mettre en ordre ses relations familiales, faire une démarche d'intériorisation, d'acceptation de soi, retrouver son intégrité, son unicité. La dimension spirituelle de l'existence est parfois complètement oubliée dans la vie active moderne. La personne prend à ce moment conscience qu'elle n'est pas seulement un corps qui disparaît. Elle redécouvre quelque chose de très fort, de formidable à l'intérieur d'elle-même, qui donne ou redonne du sens à sa vie. Elle peut aussi approfondir toute sa dimension religieuse.

Pour favoriser cet accomplissement, beaucoup de soignants assurent une part de l'accompagnement de la personne malade : médecins, infirmières, aides-soignants, kinés, ergothérapeutes, psychologues... Des musico-thérapeutes, art-thérapeutes, socio-esthéticiennes, sophrologues, etc., interviennent aussi, ainsi que des bénévoles et une équipe d'aumônerie. Cet accompagnement, très diversifié, permet de toucher les différentes facettes de la personne, lui laisse la possibilité de se laisser rejoindre d'une manière ou d'une autre tout en restant libre de ses choix.

Et les familles ?

L'accompagnement des proches représente l'autre moitié de notre travail. Nous les rencontrons régulièrement pour écouter leurs émotions, parfois très fortes, leurs dissensions aussi car, bien souvent, les familles ne sont pas en paix. Elles peuvent avoir un sentiment de culpabilité avec l'impression d'avoir trahi le patient en l'emmenant ici. Il faut savoir accueillir tout cela, leur apporter une meilleure compréhension de ce qui se passe pour celui ou celle qu'ils accompagnent et les aider à dialoguer dans l'affection et de façon ajustée avec la personne malade pour pouvoir, le moment venu, lui dire au revoir.

*Propos recueillis par
Solange Gouraud*

(1) Assemblée consultative qui conseille le gouvernement sur l'élaboration des lois et l'orientation des politiques publiques.

Docteur, j'ai gagné !

« Un de nos patients, cadre de la fonction publique très cultivé, est arrivé en me demandant à être euthanasié. Sa double pathologie pouvait entraîner une asphyxie au moment de la mort. Je lui ai évoqué la possibilité de le sédaté si cela se produisait et était insupportable. Pendant son temps d'hospitalisation, nous avons beaucoup discuté jusqu'à ce qu'une lésion cérébrale lui fasse perdre ses capacités d'autonomie qu'il revendiquait dès son entrée. Les soins de nursing, de change l'ont beaucoup touché et ont réveillé un manque d'amour maternel pendant sa jeunesse. Ce maternage doux et délicat l'a réconcilié avec lui-même et lui a ouvert le cœur. Il a accepté de recevoir sa famille avec laquelle il était brouillé. Dans les derniers moments de sa vie, il m'a soufflé, heureux : « *Docteur, j'ai gagné !* » Qu'avait-il gagné ? Pas le combat sur sa maladie, mais le sens de sa vie. S'il avait été euthanasié, une part importante de l'accomplissement de son existence et de celle de ses proches aurait été tronquée, perdue. »

« Soyons contagieux de fraternité ! »

Durant quatre jours, la Diaconie 56 et le Centre spirituel de Penboc'h ont soulevé le couvercle de la « marmite » où mijotait depuis de longs mois un bouillon savoureux. Un florilège d'initiatives a été mis en lumière, sur le thème du vivre ensemble dans la famille, l'entreprise, la cité, le dialogue inter-religieux, etc. À travers leurs partages, leurs échanges, la mixité culturelle et inter-générationnelle, les participants ont vécu l'audace de la rencontre. Les mille et un arômes libérés ont régalé les coeurs et, au-delà ; ce « jus » fraternel entend infuser les engagements futurs dans toutes les dimensions de la vie.



De fil en aiguille, la joie de tisser des liens

À l'image des dizaines de carrés bigarrés tricotés puis assemblés les uns aux autres pour habiller les arbres du site, la fraternité se tisse, maille après maille. De même, derrière les tenues du défilé maman-bébé initié par la Tilma (lire page 10), le travail de confection des binômes constitués par des bénévoles couturières et les mannequins a été l'occasion de rencontres entre des femmes très différentes.

Membres d'associations, formateurs de futurs enseignants, entrepreneurs, élus, migrants, lycéens : sous le chapiteau, ça bouillonne ! Thème après thème, chacun apporte son expérience, partage son initiative, ajoute au bouquet aromatique.



Essai transformé

« Riches de nos différences, le vivre ensemble est une chance ». Sur ce chant de Glenn Hoel, interprété par les élèves de l'école Claude Marquet de Pontivy, se sont ouvertes ces quatre journées. Faire des différences une richesse est au cœur du projet de l'école Françoise d'Amboise. Implanté dans le quartier de Ménimur à Vannes, cet établissement accueille, en effet, des élèves d'une trentaine de nationalités, de cultures et religions différentes. Des enfants de CM1 ont témoigné du programme « Oval'ec », mené en partenariat avec le Rugby Club Vannetais. « Dans la dynamique du vivre ensemble, ce projet vise à prendre les valeurs du rugby pour les mettre au service de la fraternité. »

Si la fraternité est bien au cœur de l'enseignement catholique, les futurs enseignants doivent être formés aux outils pour la mettre en œuvre auprès des jeunes : pédagogie coopérative, jeux de rôle, débats, ... Pour Dominique Mabon, directrice de l'ISFEC d'Aradon, « l'école tend à former de futurs citoyens, donc il convient déjà d'apprendre à être de bons « mitoyens ». Il faut construire ensemble notre partie commune, l'entretenir. Dans cette dynamique, les valeurs de l'Évangile donnent un sens à la mission éducative car, comme l'a souligné Bertrand Bergier, sociologue, à l'issue de la première journée : « il n'y a pas de construction du vivre ensemble, avec des orphelins du sens. »